




## DE LA FELICITE' DES FIDELES

*apres la iournée de la Resurreccion.*

## DISCOVRS QVATRIESME.

 INSI sommes nous paruenus à la consideration du dernier degré de cette beatitude à laquelle nous aspirons. Voyons donc aussi briue-ment ce qui nous en est reuelé en la Parole de Dieu, & n'y apportons pas moins de retenuë & de circonspection, que nous auons fait sur les questions precedentes. L'Apostre escriuant aux Corinthiens & leur parlant des mysteres de l'Euangile, dont l'Esprit de Dieu auoit donné la reuelation à luy & à ses compagnons en l'Apostolat, dit apres le Prophete Esaie, *Que ce sont les choses qu'œil n'auoit point veues, qu'oreille n'auoit point ouies, & qui n'estoyent point montées en cœur d'homme, que Dieu auoit reseruées à ceux qui l'aiment.* Paroles qu'on à accoustumé d'adapter à la gloire de ce royaume duquel nous par-

lons. Et véritablement ce n'est pas sans bonne raison. Car encore que ce ne soit pas proprement à son sujet qu'elles ont esté premièrement prononcées, si est-ce que telle qu'a esté la condition des Juifs qui ont vescu deffous l'Ancienne Alliance à nostre égard, telle est à peu pres nostre condition de maintenant à l'égard de ce que nous serons, lors que Dieu nous aura recueillis dedans les lieux celestes. Et comme en cette comparaison des Juifs avec nous ils sont comparés a des enfans, en ce qui est de la mesure de la connoissance, & nous nous sommes en l'Ecriture estimés comme des hommes parfaits; ainsi l'Apostre en se comparant luy mesme avec luy mesme, en fait different iugement. Car il dit, que maintenant il est quasi comme un enfant, qu'il connoist comme un enfant, qu'il parle comme un enfant; mais que quand la perfection sera venue, (& nous ne l'esperons absolument qu'au royaume des cieux,) alors ce qui est de l'enfance s'en estant allé, il connoistra comme il a esté connu, c'est à dire, en vne lumiere qui ne sera meflée d'aucunes tenebres. Car il adjoûte que maintenant nous ne voyons que les simples images des choses, comme dedans vn miroir,

au lieu que lors nous contemplerons les choses en leur propre réalité. Encore ne regardons-nous ces images que comme on regarde les enigmes, ou on n'entreuoit ce qu'ils signifient, qu'à trauers beaucoup d'obscurité; au lieu que quand le temps de la perfection sera venu, nous verrons, dit-il, *face à face*. Quand les Juifs ont autrefois voulu se mesler de commenter les oracles des Prophetes touchant les choses futures, & d'en deuiner nettement & distinctement les euénemens, ils se sont merueilleusement mécontés en leurs coniectures, & ont eu des pensées touchant le royaume du Messie, qui se sont trouuées infiniment éloignées de la nature, lors qu'il a esté manifesté. C'est pourquoy il faut que nous nous donnions garde de tomber dans les mesmes inconueniens, & que voulans anticiper les choses à venir par la curiosité de nos esprits, nous ne nous peignons en la fantaisie des imaginations, que l'euénement des choses refute quelque iour à nostre honte. Neantmoins pourueu que nous nous souuenions de la modestie qui nous conuient, la recherche de ce que ce doit estre ne nous est pas defenduë, & ne nous



sera pas inutile ; & les fautes que les autres ont autrefois commises en telles matieres, nous peuuent mesmes aider à nous empescher de tomber en de pareilles erreurs au sujet que nous traittons. Car ce qui les y a fait broncher est qu'ils ont suiui les inclinations de la chair en l'interpretation des Propheties, & qu'au lieu qu'ils deuoient mettre la souueraine perfection du royaume du Messie en la lumiere de la connoissance de la nature de Dieu & des moyens de leur salut, & en la vraye & spirituelle sainteté, que cette lumiere de connoissance deuoit produire, ils se sont imaginés des grandeurs & des dominations mondaines, & des victoires de Conquerant. Si donc nous separons maintenât nos pensées de toutes imaginations charnelles & terriennes, & qu'en suivant les traces de nostre Seigneur & de ses Apostres, nous colloquions la principale partie de ce regne en connoissance & en sainteté, nous éuiterôs le precipice dans lequel ces gens là sont tombés, & s'il nous arriue de commettre quelque faute en ce Discours, au moins ne sera t'elle pas de pareille consequence.

Saint Iean recueille l'abbregé de nostre

beatitude en ce peu de mots, *Que nous serons faits semblables à Dieu, d'autant que nous le verrons comme il est.* Certainement voir Dieu comme il est, est acquerir le souverain degré de perfection en matiere de connoissance & d'intelligence; & estre fait semblable à luy, est paruenir au souverain point de vertu & de sainteté. Partant puis que le premier est la cause du second, & que de connoistre Dieu comme il est, depend necessairement nostre transformation en sa ressemblance, il nous faut examiner ce que ce peut estre que de le voir comme il est, & qu'elle est la nature de cette connoissance. Pource que Dieu est d'une essence spirituelle & entierement separée de la matiere des corps, il est absolument impossible qu'il soit veu des yeux corporels comme il est; & partant il faut necessairement rapporter par metaphore le mot de *voir*, à cette faculté de nos esprits qui consiste en intelligence. Or bien que la nature de Dieu soit merueilleusemēt vne & simple, si est-ce que selon nostre façon de concevoir, nous distinguons en lui son essence d'auec ses vertus & ses propriétés. Car quant a ses propriétés nous les conceuons sous des égards fort differens,

rens, & ne pretendons pas quand nous disons qu'il est misericordieux, engendrer en l'esprit de ceux qui nous entendent, cette pensée qu'il est iuste, ou quand nous disons qu'il est sage, donner occasion de penser à sa puissance & à sa vertu. Comme ses attributs ont des objets fort differens, aussi les comprenons nous en nos entendemens sous des idées fort dissemblables. Mais lors que nous parlons de son Essence, nous en faisons quelque espèce d'abstraction d'auec ses propriétés, & la nous representons comme vne seule & simple chose, dans laquelle tous ces attributs existent comme dans leur sujet commun. Or pource qui est de ses propriétés, nous les voyons en quelque façon dès cette vie, en ce que nous entendons au moins en quelque degré quelle est la nature des operations par lesquelles elles se déployent dessus leurs objets. Car nous n'ignorons pas absolument ce que peut estre en Dieu l'inclination de pardonner les pechés aux repentans, & de punir les impenitens & les obstinés, & choses semblables. Mais quant à son Essence, il n'y a personne qui n'aduouë que nous ne la voyons du tout point en cette vie:



c'est à dire, que nous ne pouuons former aucune conception en nos entendemens, qui se rapporte aucunement à la nature de son estre. Seulement quelques vns estiment que quand nous serons recueillis au ciel, nostre souveraine beatitude consistera en la vision de cette Essence. Ce qui certes semble extrêmement difficile à s'imaginer. Car puis qu'il est icy question, non de la vision du corps, puis que Dieu est absolument inuisible de cette sorte, mais de la vision de l'esprit, nos entendemens ne connoissent aucunement icy bas les essences des choses, mais s'arrestent seulement à la contemplation de leurs propriétés : de façon qu'il ne nous est pas possible de comprendre maintenant comment dedans le ciel cette faculté de l'intelligence sera tellement changée en nous, que ne s'arrestant plus à la consideration des propriétés de ses objets, elle passera iusques à leur essence mesme. Ioignés a cela que s'il y a nature au monde dont l'essence soit incomprehensible, c'est celle de Dieu. Car toutes les autres ont au moins cette conformité avec nous, qu'elles sont créées; & par conséquent y ayant quelque correspondance entre

leur estre & le nostre, il ne seroit pas si étrange qu'il y eust quelque proportion entr'elles & les operations de nos facultés. Au lieu que Dieu estant vn estre increé, & qui existe de par luy mesme, il est plus que difficile de concevoir comment des facultés créées pourroyent atteindre à la comprehension de son Essence. Tandis que nous sommes environnés de ce corps, bien que nous soyons spirituels quant à la plus excellente partie de nostre estre, si est-ce que nous ne connoissons du tout point quelle est la nature des esprits. Et pour subtilement que nous vueillions speculer, pour precises & delicates que soyent les abstractions par lesquelles nous taschons de retirer nos esprits du commerce de la matiere en nos contemplations, si est-ce que si nous voulons former en nos entendemens quelque concept, comme ils parlent, que nous vueillions adiufter à la nature d'vn esprit, nous ne scaurions empescher qu'il ne se vienne glisser insensiblement quelque idée corporelle en nostre penséc. Or suis-je de cette opinion, qu'encore que nos Ames soyent veritablemēt spirituelles, si vous les comparés avec la nature des corps, si est-ce



qu'elles sont en quelque sorte corporelles, si vous les comparés avec la nature de Dieu. C'est à dire, qu'il y a autant de disproportion entre la simplicité de la nature de Dieu, & la condition de nos esprits, qu'il y a entre la nature de nos esprits, & la condition de cette partie qui en nous est corporelle. Et partant il y doit avoir pareille impossibilité pour nos esprits à comprendre la nature de l'Essence de Dieu, qu'il y a pour nous tandis que nous sommes revestus de ce corps, à concevoir la nature de nos propres esprits, & celle des Anges. En fin la nature diuine ne peut estre diuine, c'est à dire, douée de la perfection qui conuient à l'excellence de son estre, que son essence ne soit infinie de tout point. Où donc cette conception de nos entendemens par laquelle nous comprendrons l'essence de la diuinité, s'égalera à toute l'étendue de cette essence pour la comprendre entieremét, ou bien elle en comprendra seulement ce qui sera proportionné à sa capacité, & a son étendue à elle mesme. Si elle s'égalé à la nature de Dieu, elle deuiendra infinie, & nous serons conuertis en autant de Dieux. Ce qui est trop absurd & trop erroné

pour estre receu par aucune intelligence bien reglée en ses pensées. Si elle en comprend seulement ce qui sera proportionné à sa capacité, veu que cette capacité est finie, & qu'entre le fini & l'infini il n'y a nulle proportion, il y aura toujours vne disproportion immense entre l'essence de Dieu, & ce que nous en aurons compris.

Je sçay bien qu'on allegue icy certaines subtiles distinctions, qui donnent de la pêne à les refuter, à proportion de ce qu'elles en donnent à les bien entendre. Car quelques vns disent qu'on verra bien l'essence de Dieu toute entiere, mais qu'on ne la verra pas toute entierement; à peu pres comme si on disoit que de dessus la coste on void la mer en son entier, mais non pas en toute son étenduë. Car on la void en son entier en ce que c'est la mer, & qu'en toutes les parties de l'Vniuers elle n'a point d'autre nature que celle qu'elle a entre nos riuages. Mais on ne la void pas en toute son étendue, pour ce que nostre veuë ne peut pas porter si loin que s'étend tout nostre horizon, tant s'en faut qu'elle puisse voir ce qui est ou habitent nos Antipodes. Mais cela ne re-

soud pas mon argument. Car si le mot de mer ne signifie rien sinon vne certaine sorte d'eau salée dès son origine, & qui par des causes occultes en la nature à certains flux & certains reflux plus ou moins reconnoissables à tels ou à tels riuages, selon qu'il a pleu à la Prouidence diuine de les dispenser, il est vray qu'on peut voir la mer toute entiere, quoy qu'on ne la voye pas entierement. Car eussies vous couru alentour du monde toutes les costes de l'Ocean, vous n'y auriés point trouué d'autre sorte de mer que celle que vous voyés arriuer dedans nos havres. Mais si la mer signifioit toute cette étendue d'eaux qui enuironne l'Vniuers, de sorte que, comme on parle, sa definition enfermast vniuersellement toutes ses parties, & que si on venoit à la diuiser, alors elle perdist le nom & la nature de mer, sans doute cettuy-là ne verroit pas la mer, qui n'en apperceuroit sinon vn bras ou vne plage. Or est la nature de Dieu telle que son infinité entre dans sa definition, ou, pour l'exprimer encore autrement, que l'immensité est de l'estre de son essence. Tellement que cettuy-là ne void pas Dieu en son essence, qui ne le void infini, & ne



le peut voir infini, c'est à dire, connoistre tel qu'il est en cet égard, qui n'a point vne immense capacité d'intelligence.

Il y a plus. Non seulement on ne peut voir l'essence de Dieu par portions, mais quand on en pourroit voir quelque portion, ce ne seroit pas cela proprement en quoy consisteroit nostre beatitude. On ne la peut, di-je, voir par portions. Car les propriétés des choses se conçoient par certains degrés, esquels on partage en quelque fasson leur efficace. Mais les essences sont absolument indiuisibles à nostre intelligence, & si elles se pouuoient concevoir, elles ne se conceuroient que comme vn point. De sorte qu'ou bien nous ne comprendrons point celle de Dieu, ou il faut que nous la comprenions toute entiere, quand nous ne la considererions pas comme infinie. Or est-ce chose absolument impossible à nos entendemens. Ce ne seroit pas aussi en cela que consisteroit nostre beatitude. Car il est bien vray que la beatitude de nos entendemens consistera en la souueraine excellence de leurs operations, & que l'excellence des operations depend en grande partie de la perfection des objets sur

lesquels elles se déployent. Or est-il encore bien vray sans doute que l'essence de Dieu est quelque chose de souverainement parfait. Mais neantmoins cette perfection de l'essence diuine ne se reconnoist pas principalement en ce que c'est vne essence, mais en ce que c'est vne essence qui a de telles propriétés, comme qu'elle est souverainement puissante, souverainement sage, souverainement misericordieuse, qu'elle est éternelle, qu'elle est immuable, qu'elle est souverainement heureuse en elle mesme, & choses semblables. De sorte qu'afin que les operations de nostre intellect soyent aussi parfaites qu'elles doiuent estre, à ce que nous puissions estre dits heureux en ce que nous les produirons, il ne faut pas qu'elles s'arrestent dessus l'essence de Dieu entant que c'est vne essence, il faut qu'elles s'employent à la connoissance de ces vertus que ie viens de nommer, & de routes les autres qui peuuent estre de mesmes. Et de plus, afin que ces operations de nostre intelligence soyent telles qu'elles doiuent estre, il faut qu'elles produisent en nous la conformité avec Dieu. Car nous luy deuons estre rendus semblables parce que

que nous le verrons comme il est. Or nostre beatitude en cet égard ne peut pas consister à estre rendus conformes à Dieu en ce que nous aurons vne essence; beaucoup moins en ce que nostre essence soit diuine, mais en ce que nous serons saints, & bons, & iustes comme il est. Et partant cette vision de Dieu qui nous rendra tels, doit consister en la connoissance de ses vertus & de ses propriétés admirables.

Voicy donc à peu pres que c'est que voir Dieu comme il est, & comment ces paroles de Sainct Iean se doiuent entendre. C'est que nous connoissons les vertus de Dieu dès maintenant : mais ce n'est que fort imparfaitement, tant à cause que la reuelation ne les nous découvre pas tout à nu, que principalement à cause de l'imperfection de la constitution de nostre estre. Alors nous les connoissons autant parfaitement qu'elles peuuent estre conuës par vne creature intelligente, quand elle est élevée au plus haut point de la perfection auquel elle sçauroit monter, & selon la plus excellente mesure de reuelation en laquelle elles se peuuent presenter à vne creature qui à acquis ce dernier degré de perfection en la con-



stitution de son estre. Car tandis qu'une chose ne découvre pas ses qualités & ses vertus parfaitement, quelque attention qu'on apportast à les considérer, on ne la peut pas ni voir, ni connoître comme elle est. Et quand elle les découvre parfaitement, on ne la connoît pas comme elle est, si on n'est pas en estat de les pouvoir contempler & reconnoître. Mais quand ces deux choses se rencontrent ensemble, alors la vision ou la connoissance se fait ou s'acquiert parfaitement. Voyons donc autant que nous pourrons jusques où cela se peut étendre.

La declaration que Dieu donne de ses propriétés à ses creatures, consiste ou au témoignage qu'il se rend à luy même, que telles & telles vertus sont en luy; ou en ce qu'il fait quelques ouvrages, & se déploye en quelques opérations, dedans lesquelles il en met les marques & les empreintes. Car tout effect porte quelques caractères de sa cause; & plus la cause est excellente, & son effect élaboré, & plus ces caractères sont euidens & reconnoissables. Or quant à ce qui est du témoignage, cela consiste en parole, ou que Dieu prononce luy

mesme, ou qu'il fait prononcer par les seruiteurs. Pource donc que c'est vn moyen qu'il employe d'autant que les hommes n'ont pas l'intelligence ni assés lumineuse, ni assés forte pour pouuoir apperceuoir dans les ouurages de Dieu les vertus dont sa parole atteste; lors que l'homme sera mis en tel estat que son intelligēce sera doüée de toutes les lumieres necessaires pour pouuoir connoistre dans les ouurages de Dieu la merueille de ses vertus, il est aisé de comprendre que ce moyen là doit cesser. S. Paul dit, que *puis qu'en la sapience de Dieu le monde n'a point connu Dieu par sapience, le bon plaisir de Dieu a esté de sauuer les croyans par la folie de la predication.* Quand donc le monde sera restably en tel estat qu'il pourra connoistre Dieu par sapience, & que les objets qu'il en aura dans ses merueilleux ouurages, le pourront conduire à toutes les plus hautes & plus sublimes connoissances, auxquelles le ministere de la parole les pourroit éleuer, il ne sera sans doute plus de besoin de l'employer. Ainsi nous connoissons Dieu principalement par la contemplation de ses œuures. Lors que Dieu crea l'homme il luy donna ses œuures du ciel & de la ter-

re, & de toutes les choses qui y sont contenuës, pour objet de sa contemplation. Et pource que la faculté de son intelligence estoit alors en aussi parfaitement bon estat, que le pouuoit souffrir la condition de la nature, il y pouuoit voir Dieu, c'est à dire, y connoistre les vertus dont il y auoit imprimé les caracteres. Et les principales de ses vertus estoient la bonté, qui seule le pouuoit auoir induit à créer l'Vniuers, la sagesse, qui s'estoit si admirablement reuelée en toutes les pieces dont il est composé, & la Puissance, qui paroissoit non seulement en la grandeur de l'ouurage, & en la varieté de tant de formes dont il est remply, mais encore notamment en ce qu'il l'auoit tiré du neant, & formé sans l'aide d'aucune matiere preexistente. Et cela le conduisoit à connoistre l'infinité & l'immensité de la nature de Dieu, car le monde ne pouuoit auoir esté crée de rien sinon par vne puissance infinie; & vne puissance infinie ne peut resider en vne essence terminée. De l'infinité de l'essence il a peu monter à son eternité. Car il est impossible qu'une chose qui a commencé d'estre n'ait quelques bornes de sa nature, auxquelles la cause qui l'a



produite l'a nécessairement déterminée. Tellement que ce qui est infini en son essence, n'a point eu de commencement de son existence; & ce qui n'a point eu de commencement de son existence, n'en peut aussi auoir de fin. C'est pourquoy Sainct Paul dit à l'entrée de l'Épître aux Romains, que les hommes peuuent reconnoistre la *puissance éternelle de Dieu en ses ouurages*, par la creation du monde, ioignant ainsi avec la declaration de la puissance, la reuelation de son éternité. De là il pouuoit conduire ses raisonnemens vn peu plus loin, & reconnoistre encore quelques vns des principaux attributs de cette benite essence, & voir Dieu vn peu plus auant. Mais neantmoins le voir de la sorte, ne s'appelle pas encore proprement le voir comme il est. Et de cela les raisons sont euidentes. Premièrement en ce que ces vertus que Dieu a déployées en cet ouurage de la nature, pouuoient encore estre plus magnifiquement découuertes, si l'ouurage eust esté mis, comme il doit estre quelque iour, en vn estat surnaturel. Car plus, comme i'ay desjà dit, l'ouurage est excellent, plus clairement donne-t'il à connoistre les vertus & les proprie-

tés de sa cause. Puis apres, bien que Dieu y eust reuelé quelques vnes de ses vertus, si ne les y auoit il pas toutes monstrees pourtant. Pour ce que quant à sa iustice, il n'en auoit poinz donné d'autre connoissance, sinon ce qu'en pouuoit contenir cette denonciation, *Tu mourras de mort*. Or y a t'il bien de la difference entre la connoissance qu'en peuuent donner ces denonciations, & celle qui s'engendre par l'experience de la chose mesme. Pour ce qui est de la misericorde, il n'y en auoit fait aucune declaration, & partant Adam n'en pouuoit pas auoir aucune intelligence.

Depuis le peché iusques au premier aduenement de Christ, Dieu a reuelé ces deux siennes vertus entre les autres. Car la mort & les autres sortes de iugemens qu'il a fait tomber sur les hommes, ont rendu témoignage à sa iustice; & sa misericorde s'est donnée à connoistre en la promesse de la remission des pechés. Tellement que les fideles qui les ont conués ont en quelque façon veu Dieu en cet égard: mais neantmoins diuerses choses empeschent qu'on ne puisse dire qu'ils l'ayent veu comme il est. L'une est que pour ce qui regarde la iu-

stice, bien que la mort & les autres iugemens de Dieu en portassent des témoignages bien euidens, si est-ce que la punition que Dieu a faite de nos pechés en la personne de son Fils Vnique, en a bien esté vne plus haute declaration, & vne demonstration plus authentique. Jusques là paroissoit bien que Dieu est iuste, mais il ne paroissoit pas qu'il fust inflexible en sa iustice & inexorable tout à fait. Mais quand il a liuré son bien aimé Fils à la mort pour la vengeance de nos transgressions, il a voulu donner à entendre que sa nature abhorre tellement le peché, qu'il est absolument impossible qu'il le souffre sans le punir d'une façon épouuanteable. C'est ce que S. Paul enseigne au troisiéme de l'Epistre aux Romains, quand il dit, *Que Dieu a établi son Fils propitiatoire par la foy, afin de demonstrier sa iustice, laquelle n'auoit pas esté assés connue pendant la tolérance des temps precedens.* Car quoy qu'il en soit, Dieu, comme dit le mesme S. Paul, auoit comme dissimulé pendant les temps de l'ignorance du Gentilisme, & permis que les hommes eussent de sa seuerité des pensées moins conuenables qu'il ne fa-  
loit a vne nature si sainte & si precise en sa iu-



stice qu'est la sienne. L'autre est que là ou la iustice n'est pas conuë iusques a son dernier point, la misericorde ne l'est non plus. Car qui ne connoist parfaitement toute la grandeur du mal, ne peut suffisamment comprendre toute l'excellence du remede. Ioignés à cela que la misericorde de Dieu a esté lors conuë par d'excellentes promesses à la verité: mais elle ne l'a pas esté suffisamment par l'expérience des effets mesmes Car la mort à toujours regné, & toujours les fideles ont esté exposés aux afflictions qui precedent la mort; & tout cela porte des caracteres de cette inclination qui sollicite Dieu à punir le peché; de sorte que toutes ces choses ont en quelque façon obscurci la splendeur de cette misericorde. La troisiéme est que le moyen par lequel cette misericorde s'est fait voye pour se répandre dessus nous, n'estant point encore manifesté, la sapience de Dieu qui a accordé la iustice & la misericorde entr'elles, na pas peu estre conuë en cet effect, qui est le plus magnifique & le plus admirable de tous les ouurages qu'elle à iamais produits. Car toutes les merueilles qu'elle à si liberalement semées dedans les

cieux

cieux & dedans la terre, n'approchent point de l'Incarnation du Sauueur, par laquelle Dieu a esté rendu capable de souffrir les pénes que les pechiés des hommes auoyent meritées. L'homme connoissoit Dieu iuste par les denonciations de ses loix, & misericordieux par la douceur de ses promesses, & l'efficace dont il accompagnoit sa Parole, rendoit l'vne & l'autre de ces deux propriétés sensible à la conscience de ceux desquels il touchoit le cœur; & de plus on n'ignoroit pas qu'il est assés sage pour les accorder toutes deux ensemble. Mais neantmoins quelle sublimité de connoissances & d'entendement pouuoit paruenir à deuiener que le moyen de cet accord consistoit à faire que Dieu deuint homme, & que ce mesme homme fust Dieu, sans qu'il y eust entre les natures qui constituent sa personne, ou entre les propriétés qui les accompagnent, ni meflange ni confusion? En fin l'homme estant non seulement en l'estat de sa nature, mais encore en celuy de sa corruption, & n'ayant receu l'esprit d'illumination sinon en quelque petite mesure alors, n'a pas peu apperceuoir toute la beauté de ces vertus, quand elles au-

royent esté beaucoup plus clairement & plus splendidement reuelées.

Depuis le premier aduenement de Christ iusques au second, les fideles sont en tel estat qu'on ne sçauroit assés exprimer cōbien leurs connoissances ont receu d'accroissement. Car la iustice de Dieu à paru en son plus haut point en la mort de Christ, sa misericorde en l'effect de sa satisfaction, sa sagesse en l'economie du mystere de nostre salut, & sa puissance en la resurrection du Sauueur, & en la conuersion & sanctification de nos esprits, iusques là que Sainct Paul dit, que nous auons creu *selon l'excellente grandeur de la puissance de la force de Dieu mesme.* Et bien que nous ne voyons pas nostre Seigneur Iesus des yeux de nos corps, si est-ce que par la doctrine de l'Euangile, dans laquelle il nous est représenté si viuement, les vertus diuines qui se sont déployées en luy, nous sont mises deuant les yeux avec tant d'éclat, que nous pouuons encore dire maintenant, que qui connoist & qui void Christ, en quelque façon il void son Pere. Neantmoins il est certain que nous ne voyons pas encore Dieu comme il est. Car d'vn costé l'esprit qui

nous a esté donné ne nous illumine pas parfaitement, pour pouuoir apperceuoir dedans ces beaux objets de l'Euangile tout ce qui y est, & ne se peut faire que les restes des tenebres de nos entendemens n'en obscurcissent la clarté. De l'autre les obiets mesmes ne sont pas encore venus au plus haut degré de la reuelation qui leur doit donner toute leur splendeur & toute leur gloire. Nous ne voyons encore l'amour que Dieu nous porte sinon au trauers des croix & des tribulations: nous ne voyons la merueille de sa sapience en nostre salut, sinon au trauers d'vne infinité de difficultés qui ne sont point encore démessées dans la verité de l'Euangile: nous ne voyons encore la grandeur de sa puissance sinon au trauers des ombres de la mort, & des infirmités naturelles de de nos corps, qui rendent nostre resurrection vne chose difficilement comprehensible. En vn mot Dieu se reuele bien à nous: en son Euangile, & nous y pouuons contempler sa gloire en la face de nostre Seigneur Iesus Christ; mais il ya encore tant d'ombres & de nuages dessus, tât de traits obscurs & de lineamens enigmatiques, que les plus grands saints



104 DE L'ESTAT DES FIDELES  
de Dieu, & qui ont eu le plus de suiet de le  
leüer à cause de l'excellence de ses reuelations,  
ont pourtant touüjours reconnu & auoué fort  
franchement l'imperfection & l'obscurité de  
leurs connoissances.

Quant à ce qui est de l'estat de l'ame fidelé,  
lors qu'elle est séparée de son corps, i'ay déjà  
dit cy-dessus qu'elle acquiert beaucoup de bel-  
les lumieres par la mort, mais que neanmoins  
diuerfes choses manquent encore à la plenu-  
de de sa beatitude. Parce qu'elle ne void point  
encore le reel & effectif accomplissement des  
choses qui luy ont esté promises, tant pour ce  
qui est de sa rcünion avec le corps, que pour  
ce qui est de la renouation de l'Vniuers, & de  
l'entiere redemption de l'Eglise. Reste donc  
que nous taschions de voir ce que l'accomplis-  
sment de ces promesses adioutera à la con-  
noissance que nous pouuons auoir de ces ad-  
mirables vertus de Dieu.

Je ne repeteray rien icy de la constitution  
en laquelle nous serons, pour appliquer nos fa-  
cultés à la consideration des objets qui nous  
seront lors presentés, pour en profiter à pro-  
portion de leur excellence. I'ay dit icy dessus

que nos ames seront en tele estat alors, que les operations de nos intellects ne pourront estre sinon admirables en toutes manieres. Vne chose y adjouâteray- je seulement, c'est que S. Paul dit, que *Dieu sera toutes choses en tous*, lors que le Seigneur *Jesus aura remis le royaume entre les mains de son Pere*. Ce qui signifie à mon avis, que nostre Seigneur Iesus deuant exercer les fonctions de Mediateur, iusques à ce que l'œuure du salut soit paracheué, c'est par son entremise que nous receuons la grace de cet Esprit d'illumination, qui nous rend icy bas de plus en plus capables de recevoir en nos entendemens l'intelligence & la persuasion de toutes les verités Chrestiennes. De sorte que nous n'auons aucune communication avec Dieu, tandis qu'il demeure encore quelques restes du peché, ou quelque ennemi de nostre salut à surmōter, sinon celle dont Iesus Christ est par maniere de dire la boucle & la liaison. Mais quand l'œuure du salut sera paracheué, les fonctions du Mediateur venans à cesser, & la communion que nous aurons avec Dieu estant alors immediate, il nous remplira luy mesme de son Esprit, de telle sorte que toutes

les puissances des nostres en seront plénement & parfaitement illuminées. Or n'en pourront elles estre remplies de la sorte, qu'elles n'en soyent merueilleusement fortifiées en leurs operations, & par consequent que les productions qui s'en ensuiuront ne soyent souuerainement exquisés & admirables. Partant nous n'auons rien à considerer icy sinon les obiets que nous aurons à comtempler; le temps pendant lequel nous vacquerons à cette contemplation, avec les autres circonstances qui l'accompagneront; & en fin le fruit que cette contemplation produira pour nostre propre beatitude.

Or pour ce qui est des objets, ie les rapporteray tous à deux; Le monde, & l'Eglise. Et quant à ce qui est du monde, quand il demeureroit tel qu'il a esté premierement créé, il porte tant de marques de la bonté de Dieu en sa creation & en la production de son estre, tant de preuues de sa sagesse en la varieté de ses formes, & en leur agencement, tant de témoignages de sa vertu en ce qu'il a esté fait si grand & si vaste, & tiré du sein du neant, & finalement tant d'argumens de toutes ses pro-

priétés en sa conseruation & en sa conduite, qu'il y en auroit affés pour éleuer des facultés telles que seront les nostres alors, à des connoissances merueilleusement sublimes & releuées. Puis donc que l'estat auquel il sera mis alors sera incomparablement plus riche en toutes sortes d'effets des vertus de Dieu, quelles pourront estre les pensées que nos ames formeront sur des objets si admirables ? Car de formais ce ne sera plus sa bonté qui y reluira, ce sera sa misericorde, & encore sa misericorde en son plus glorieux éclat & en sa splendeur plus lumineuse. Sa sagesse y éclatera de tous costés, bien loin au delà de ce que l'estat de la nature nous en peut maintenant fournir de preuues & d'argumens : & sa puissance, qui luy aura donné vn estre incorruptible & immuable à perpetuité, rauira sans doute nos esprits en l'admiration de son infinie étendue. Et bien que cette constitution naturelle de toutes choses sera changée, la memoire n'en sera pas effacée pourtant, & l'idée que nous en aurons en nos esprits, aidera beaucoup à fournir de la matiere à nos speculations, soit que nous la regardions en elle mesme, soit que nous en



facions comparaison avec la constitution en laquelle l'Vniuers sera pour lors. En elle mesme premierement. Car pour cette heure nous ne faisons que lécher la surface des merueilles de la nature, & n'approfondissons presque rien: pour ce que la pointe de nos esprits se rebouche à la rencontre de la premiere difficulté, & que nos entendemens s'ennuyent & se lassent incontinent en la recherche des choses profondes & embarassées. Au lieu qu'alors la lumiere de nos intellects ne trouuera rien de si tenebreux ni de si perplex, qu'elle n'éclaire & ne déueloppe, & la facilité que nous aurons en nos raisonnemens, qui sera telle que nous nous pourrons attacher à toutes sortes d'objets sans aucune pêne, fera que nous vacquerons à cette contemplation, comme avec vn eternellement heureux succès, aussi avec vn contentement incomprehensible. Et si Pythagoras, ou Archimede, ou quelques autres tels renommés Mathematiciens, ont esté transportés de ioye pour auoir découuert la verité de quelques Problemes Geometriques, iusques à en sentir quelque espeece de rauissement, que sera-ce de nous quand il n'y aura  
rien

rien dans tous les secrets des sciences auxquelles les hommes s'adonnent ordinairement, qui ne soit exposé à nos yeux, comme en vne pleine lumiere ? En la comparant aussi avec l'estat des choses d'alors. Car bien que toutes ces merueilles de la nature soyent souuerainement belles en elles mesmes, si est. ce que par leur comparaison elles nous feront trouuer celles de l'estat surnaturel, infiniment plus belles encor, & contribueront tant & plus à nostre satisfaction & à nostre rauissement. Et s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, ce sera comme si apres auoir contemplé bien attentiuement toutes les beautés d'vn verre de constitution ordinaire, & fragile, & meslée de quantité de nœuds qui luy ostent beaucoup de sa transparence & de son éclat, nous le voyions en vn moment transformé en vn crystal, non seulement pur & resplendissant à merueilles, mais encore ductile au marteau, & resistant sans s'en offenser à toutes sortes de heurts. Car il ne faut pas douter que nostre étonnement ne fust merueilleusement grand alors, & que nous ne recherchassions avec vn extreme soin de quelle cause

pourroit estre procedé vn changement si memorable.

Quant à ce qui est de l'Eglise, ie ne la considere pas tant maintenant en elle mesme, comme en la Religion par laquelle elle sera paruenüe à cette gloire, & qui semble estre pour cette heure principalement composée d'histoires de choses arriuées autresfois, de prediCTIONS de celles qui sont encore à venir, de doctrines qui n'ont point de particulier rapport aux diuerses differences des temps, & de promesses dans lesquelles Dieu nous a déclaré sa bonne volonté, & les richesses qu'il nous a destinées. Toutes choses qui composent maintenant vn corps de science admirable tout à fait, tant, en l'excellence des parties dont il est constitué, qu'en la merueilleuse symmetrie qu'elles ont entr'elles, & en la belle harmonie qu'elles composent avec les ceremonies qui ont esté instituées pour confirmer les promesses de Dieu enuers nous. Or est il bien vray que pour ce qui est des ceremonies, nous ne les pratiquerons plus au royaume des cieux. Ce sont aydes pour soulager nostre infirmité presente, qui ne peuuent auoir de lieu en la perfection à ve-

nir. Nous ne considererons plus les promesses comme objets de nostre foy ; pource qu'elles seront executées , & que , comme l'Apoftré l'enfeigne , la foy sera abolie en cet égard. Nous ne regarderons non plus les prediétions des choses futures en cette qualité , pour ce que nous en aurons veu arriuer les euenemens , dont la pluspart subsisteront eternellement deuant nos yeux , & ce qui nous est à cette heure prediétion , sera deuenu histoire. Nous ne contemplerons plus mesme les doétrines qui n'ont point de particulier égard aux distinctions des temps , comme des choses dont la creance & la persuasion soit vn moyen pour paruenir à la possession de la fecilité ; car quand on est dans la iouissance de la fin , les moyens entant que moyens perdent leur recommandation & leur vsage. Mais neantmoins , & les histoires appartenantes à la Religion , que nous considerons à cette heure comme telles , & les choses contenuës dedans les Propheties , à qui nous donnons le nom de prediétions , & les doétrines que nous conceuons comme des verités eternelles , & qui ne changent point de nature en la variation des temps , & ce qui est



contenu sous les promesses, & les raisons de l'institution des ceremonies & des Sacremens, formeront en la perfection en laquelle nous les verrons, de si beaux & de si nobles obiets pour estre presentés à la contemplation de nos entendemens, & de si illustres enseignemens touchant les vertus de Dieu dont i'ay parlé cy deuant, qu'on ne sçauroit exprimer avec quelle auidité nos esprits en repaistront cōtinuellement leurs pēsées. Et ne faut pas mesurer qu'elles seront leurs émotions alors par cette tardiueté & cette stupide nonchalance avec laquelle nous nous portons à cette heure le plus souuent à la speculation de ces diuins obiets. Le peu de cōnoissance que nous auons de leur excellence, & le peu de viuacité qu'il y a pour cette nature de choses dans nos sentimens interieurs, fait que fort petit nombre de gens s'y adonnent, & que de ceux mesmes qui s'y adonnent, il n'y en a gueres qui en ayent le goust qu'il faudroit. Il le faut mesurer par les inclinations des Anges mesmes, qui trouuent en ces mysteres, quoy qu'ils ne soyent à cette heure reuelés qu'imparfaitement, tant de beautés, de merueilles, & de profondeurs, que

Sainct Pierre les represente comme panchés & se courbans dessus pour les contempler attentiuement, & pour tascher de les approfondir autant que le peut la lumiere de si belles & de si parfaites Intelligences. Que si outre cela vous venés a ioindre à la consideration des mysteres de la Religion en elle mesme, celle des images & des types que Dieu en a mises dedans la cōstitution du Monde, & dedans l'Ancien Testament, vous conceurez aisément que la recherche des rapports qui doiuent estre entre les figures & les verités, est pour occuper nos entendemens en des speculations tres-vtiles & tres-agreables. Car il ne faut pas penser que tant de belles ressemblances qui sont entre la premiere creation & la redemption du Monde, dont l'Apostre S. Paul en a obserué quelques vnes seulement, ni que tant de belles choses que les ombres de l'Ancien Testament couurent maintenant, & dont nous n'aurons que peu ou point de connoissance tandis que le monde durera, demeurent eternellement enseuëlies. Toutes les merueilles qui nous sont inconnuës & dans la Nature & dans la Religion, & qui neantmoins ont esté produites par

la Sapience diuine, afin que les creatures intelligentes fussent par elles portées à le louer & à l'adorer, seront vn iour déuoloppées des tenebres ou elles sont, afin de seruir à l'vltage auquel elles sont destinées. Cette cause, à laquelle elles doiuent leur origine, est trop sage pour les auoir enfouies comme de l'or en des mines si profōdes, qu'on ne les en puisse iamais tirer. Il faut que la nature des choses ouure, par maniere de dire, ses entrailles, & qu'elle nous donne quelque iour la veuë & la iouissance des tresors inestimables que la main de Dieu y a cachés.

Or est icy le temps qui nous sera donné pour cette diuine occupation, avec les autres circonstances qui l'accompagneront, extrêmement considerable. Car il est certain que pour bien vacquer à la contemplation des choses, il faut estre d'ailleurs exempt de toutes incommodités. Pour ce que le sentiment de l'incommodité distrait l'esprit de son objet, & le r'appelle, malgré qu'il en ait, à ce qui l'importune. Or serons nous là & si éloignés de tous maux, & dans vne si grande affluence de toutes sortes de contentemens, qu'il n'est pas à craindre que

la moindre chose du monde , diuertisse tant soit peu nos esprits , ou les empesche de demeurer fixes dessus des obiets si agreables & si diuins. Il est encore certain que pour vacquer à la contemplation des choses avec plaisir & contentement , il faut auoir avec qui communiquer les connoissances qu'on en acquiert , & les satisfactions qu'on en retire. Assëurement le plus sçauant homme de l'Vniuers perdroit plus de la moitié du plaisir que luy donne son sçauoir , s'il n'auoit iamais personne à qui départir quelque chose de ses connoissances. Et ce Romain qui disoit qu'il n'estoit iamais moins seul que quand il estoit seul , auoit beau auoir l'esprit autant grand & autant fort qu'il plaira à Ciceron , pour se contenter de ses propres meditations , ce n'estoit que l'esprit d'un homme pourtant , qui a vne naturelle & irreconciliable incompatibilité avec la solitude. Ioint que quand l'esprit de l'homme le pourroit aucunement contenter de soy-mesme , sans auoir besoin de la conuersation d'autruy , si est-ce qu'il est naturellement communicatif , & plus il possède en soy de biens , plus à t'il d'inclination à se répandre. Or serons nous



là en la compagnie de tant de fideles bien-heureux, & dans vne si continuelle & si rauissante conuersation, que nous ne māquerons iamais de gens à qui nous puissions decouurer les pensées de nos esprits, & qui nous puissent decouurer les leurs à nostre commune ioye. En fin il est certain que pour acquerir des connoissance suffisamment pour répondre à cette qualité de bien-heureux que nous porterons, il faut vn long temps à l'esprit humain, qui pour excellent qu'il soit, est toujours fini pourtant, c'est pourquoy il ne sçauroit receuoir les images de toutes choses en vn moment, il faut necessairement qu'elles y entrent successiuellement & les vnes apres les autres. Car il n'y a que Dieu seul, dont l'entendement est infini, qui voye tout d'vn coup toutes sortes d'objets en vn instant, & qui apperçoie en vn mesme moment & leur fonds, & leurs bords, leur essence & leurs propriétés, leur principal & leurs dependances. Or aurons nous pour cela l'eternité, de sorte qu'il semble qu'il y ait plus de sujet de craindre que les objets ne manquent à nostre meditation, que non pas que le temps vienne à nous defaillir, pour en acquerir vne parfaite

parfaite connoissance. Et cela certes merite d'estre attentiuement consideré. Car la beatitude consistera proprement au cōtèntement que nous prendrons en ces operations de nos facultés. Le contentement naist en grande partie de ce que l'operation de la faculté se fait avec agilité & avec force. Car les obiets que nous ne conceuons & ne saisissons que languissamment, ne touchent quasi pas nos entendemens, & n'y excitent aucune émotion considerable. La force & la vehemence de l'action vient aussi en grande partie de ce que l'objet nous paroist nouveau, & que par sa nouveauté il excite & réueille nos esprits, & les allume du desir de sa connoissance. D'abord que nous le connoissons, il semble que nos esprits s'alanguissent vn peu dessus, & a mesure que nous nous accoûtumons à le voir, à mesme mesure se diminuë ordinairement la satisfaction que nous en auions au commencement: tellement qu'en fin nous nous en lassons tout à fait, & cherchons d'autres objets pour seruir de pasture à cette auidité de sçauoir qui est naturellement en nos ames. Ainsi le temps que nous aurons pour vacquer à cette douce occu-

pation estant infini, & les objets de nostre contemplation ne l'estans pas, il semble qu'il y ait sujet de douter, s'il y aura dequoy tenir toujours nos esprits en ce haut goust de leur felicité & de leur ioye.

Neantmoins si nous considerons bien quelle sera la nature de cette contemplation, nous nous tirerons aisément de cette péne. S'il faut que ie me serue de ces termes de l'Ecole, cette contemplation aura deux actes, l'vn direct, qui se portera tout droit sur l'objet qui se presentera deuant nous; l'autre reflexe, c'est à dire, qui de l'objet fera reflexion sur sa cause. Car autre est, pour exemple, le mouuement par lequel nostre esprit se porte sur vne machine artificieusement composée, comme est vne montre, pour en considerer les rouës & les ressorts; & autre celuy par lequel de la montre il se tourne sur l'ouurier, pour contempler cette industrie & cette dexterité avec laquelle il a composé cet ouurage. Or quant à l'obiet, si nous nous figurons qu'Adam fust demeuré en son integrité, & que par consequent il eust vescu perpetuellement, ie dis que le seul ouurage du monde eust esté capable de fournir à

perpetuité de la matiere à ses speculations. Et quand nous nous représenterons iusques ou il eust peu conduire ses raisonnemens sur la Logique, la Physique, la Metaphysique, la Morale, l'Arithmetique, la Geometrie, l'Algebre, l'Astronomie, l'Optique, & les autres disciplines Mathematiques, sur l'histoire naturelle des animaux, des poissons, des oiseaux, des reptiles, des insectes, des plantes, des metaux, des mineraux, de leurs qualités, de leurs propriétés & de leurs puissances, & puis apres iusques ou son intelligence eust peu aller en la connoissance de la Religion, telle qu'il la pouuoit recueillir des ouurages de la Diuinité, & qu'elle conuenoit à la condition en laquelle il estoit alors, nous trouuerons qu'il y auoit en tout cela de l'occupation pour luy iusques à ie ne sçay combien de mille siecles. Car les hommes ne voyent à cette heure que les franges de ces sciences, ni que la superficie de la sapsience de Dieu dans les suiets qui y sont expliqués. Il y a par tout de telles connoissances à sonder & a penetrer, que si nos esprits étoient capables d'en appercevoir l'étenduë, il n'y en a aucun qui ne demeurast englouti



dans le defefpoir de paruenir iamais, ie ne diray pas iufques au bout, mais iufques à la moindre partie des cōfiderations qu'on pourroit faire feulement fur l'vne de ces difciplines. Et me femble que cettuy-là auoit tres-bonne raifon, qui difoit, que tout ce que nous ſçauons, comparé à ce que nous ne ſçauons pas, & qui pourroit eſtre ſceu pourtant, eſt comme ſi vous compariés vn petit ruiſſeau, qui ſ'affeche & ſe tariſt pendant les chaleurs de l'eſté, à la vaſte etenduë & profondeur de l'Océan meſme. Et veritablement ie croy que la ſeule Geometrie, qui la voudroit porter partout ou peuuent aller les figures & ſes proportions, & la ſeule Chymie, qui voudroit rechercher tous les ſecrets, pourroit fournir à l'entendement humain dequoy s'exercer pluſieurs centaines d'années. Or faut il ſçauoir que comme les difficultés qui ſont dedans les choſes, & la péne que nos entendemens ont à les approfondir, nous oblige à cette heure à faire autant que nous pouuons des abregés des ſciences, & à nous reſtrindre entre les bornes ou de ce que nous iugeons nous eſtre vtile, ou de ce que nous pouuons, la facilité que nous y

rencontrerons alors , & le succès avec lequel nous y appliquerons nostre intelligence, les nous fera étendre si loin, que le desir de connoistre ne se terminera point sinon ou se bornera l'obiet mesme de la connoissance. Nous sommes à cette heure comme ceux qui voyagent au long des costes, & qui pour la crainte qu'ils ont & des pirates, & des tempestes, n'osent s'élargir en pleine mer. Alors n'y ayant plus du tout rien à craindre dans les voyages de long cours, nous cinglerons avec assurance dessus les gouffres les plus profonds, & ne craindrons nullement de nous hasarder à découvrir de nouvelles mers & des terres inconnuës. Mais qu'est-il besoin d'aller plus loin que les obiets qui sont continuellement exposés à nos sens, pour sçavoir combien Dieu & la Nature ont préparé de matiere à la meditation des hommes? Il y a dans la production des qualités des choses qui touchent nos sentimens, & des images par l'entremise desquelles elles y parviennent, & dans la façon de laquelle nos narines, nostre goust, nos oreilles, & particulièrement nos yeux, y exercent leurs fonctions, tant de miracles que l'accoutu-

mance de les éprouver, ou le desespoir de les approfondir nous empesche de rechercher, que si nous en auions acquis la connoissance d'une petite partie seulement, nous serions également touchés de l'admiration de leur beauté, & de l'étonnement de nostre ignorance precedente. Certes ceux qui prennent vn peu garde aux choses, trouuent matiere d'admirer de quelque costé qu'ils se tournent. Et quand ie considere que nous ne sçauons pas encor quelle est ni la nature de la lumiere qui nous éclaire, ni celle du feu qui nous échauffe, ni celle de l'air que nous respirons, & qu'on nous soutient qu'il n'est point de veritables couleurs, & que c'est la terre qui se meut, au lieu que le Soleil demeure fixe, par des raisons qu'on a toutes les pénes du monde à refuter, ie dis quasi que nous serons bien loin dans les espaces de l'éternité, auant que nous ayons épui- sé tout ce qui se trouue de difficultés dans les choses sur lesquelles a peine en forme t'on maintenant aucune. Or que sera ce donc quand outre l'occupation que nous pourra donner la souuenance de cet estat naturel de l'Vniuers, nous l'aurons encore deuant les yeux

en cet estat surnaturel & sans cõparaifon plus riche & plus glorieux, & qu'outre cela nous aurons encore tant de diuins myfteres en la Religion à contempler & a connoiftre ? Certes quand ie me remets deuant l'esprit les beautés que nous trouuerons dans les verités Euangeliques, & l'admirable correspondance de tous ces myfteres entr'eux; les rapports qui se trouueront entre l'ancien monde & le nouveau, dont Sainct Paul nous a, comme i'ay de-ja dit cy-dessus, aduertis; les allegories qui se trouueront dans les histoires de la Genese, dont la naissance d'Isaac & d'Ismaël, de Iacob & d'Esau n'est qu'vn échâtillon que nous ne voyons qu'imparfaitement; les enigmes qui sont couuerts dans l'histoire du peuple d'Israël & dans les institutions de ses ceremonies, dont l'auteur de l'Epistre aux Hebreux ne nous montre sinon vne petite partie seulement; les visions des Prophetes de l'Ancienne Alliance, en Ezechiel, en Daniel, en Zacharie, & en tant d'autres, dont à péne entendons nous maintenant la moindre bien distinctement; & les reuelations de l'Apocalypse, qui ne seront iamais exactement expliquées, sinon apres que



nous aurons vne parfaite connoissance d'une infinité d'éuenemens que nous ne cōnoissons pas à cette heure, ou que nous ne sçauons pas appliquer aux mysteres dont ils portent l'explication, ma pensée s'engloutit en l'étonnement de ce que nous ignorons, & en la ioye de l'esperance que j'ay de voir quelque iour osté de deuant nos yeux le bandeau qui nous couure tant de merueilles. Ioignés à cela qu'encore qu'il soit vray que les operations de nos esprits deuiennent vn peu plus languissantes quand ils s'appliquent dessus des obiets qui nous sont déjà connus, si est-ce que cela n'arriue quasi sinon lors que les choses que nous contemplons ne sont pas fort excellentes en elles mesmes. Mais pource qu'il y a des obiets si excellemment beaux, qu'encore que nous les ayons veus diuerses fois, & que nous les connoissions parfaitement, si est-ce que d'elle mesme leur dignité donne du contentement & de l'admiration, d'autant que leur beauté ne diminue pas par la connoissance que nous en auons, nous ne laissons pas de retourner souuent à les contempler, & n'y trouuons quasi pas moins de satisfaction à la derniere fois qu'à

la pre-

la premiere. Et ie m'imagine que si nous auions peu voir de pres le Soleil, & reconnoistre toutes les merueilles de son corps & de la lumiere, nous ne nous en dégouterions iamais pourtant, & que si la nouveauté ne nous y attireroit, la seule magnificence de l'obiet seroit capable d'y arrester fixement & nos yeux & nos pensées. Ou donc il y aura vne si merueilleuse variété de choses, dont chacune surpassera tout ce qu'il y peut auoir de plus attrayant & de plus lumineux dedans le Soleil, est il à craindre qu'il n'y ait pas assés de quoy contenter à perpetuité l'actiuité de nostre intelligence?

Quant à la cause dont toutes ces choses sont procedées, lors que nous viendrons à faire reflexion dessus, pour en admirer les vertus, à mesure que nous auancerons en la connoissance de leurs effets, nous la trouuerons si infinie en tous égards, que de quelque costé que nous tournions les yeux de nos esprits, nous nous perdrons en son étenduë. Nous mettrons nous à considerer sa bonté? Alors nous ne pourrons nous contenter d'admirer comment Dieu possedant eternellement sa propre felicité en luy mesme, & n'ayant besoin de l'exi-

stence d'aucune chose pour sa satisfaction, il a  
 neantmoins voulu donner l'estre & a l'homme  
 & a l'Vniuers. Ietterons nous les yeux sur sa  
 iustice ? Nous ne pourrons iamais assés nous  
 émerueiller ni de la droiture invariable de sa  
 conduite en toutes choses, ni de la rigueur in-  
 exorable de sa seuerité en la punition de nos  
 pechés en son Fils. Attacherons nous nos es-  
 prits à la consideration de la puissance ? Les té-  
 moignages que nous en rendront les effects  
 que nous en verrons deuant nos yeux, nous é-  
 tonneront à la verité ; mais autant que l'im-  
 mensité du vuide qui est au delà des cieux, ex-  
 cede l'estenduë des cieux des cieux mesmes,  
 autant serons nous ravis en admiration de sça-  
 uoir & de comprendre, que cette Puissance de  
 Dieu, qui peut remplir s'il vouloit ces infinis  
 espaces de mille & de mille mondes encor, ex-  
 cede ce qu'il a falu qu'il en déployast en la crea-  
 tion & en la restauration des cieux & de la ter-  
 re. Essayerons nous d'entrer dans les merueil-  
 les de sa sapience ? Ce seront des dedales agrea-  
 bles au delà de toute imagination, mais inex-  
 plicables à toute eternité. pourtant, & bien  
 qu'on ne s'y égare pas, si ne sortira t'on iamais

de ces labyrintes. L'Immensité, l'éternité, la simplicité de la nature de Dieu se présenteront elles à nos esprits à contempler ? Il n'y aura ni force, ni subtilité d'esprit qui puisse jamais atteindre à les concevoir suffisamment, & quoy que nos entendemens ne se rebuteront pas de l'impossibilité d'y réussir, & qu'ils s'affectionneront autant qu'il se pourra à s'avancer de iour en iour & de plus en plus en la connoissance de ces objets, si verront ils toujours des interualles infinis au delà de leurs pensées. Rappelurons nous de là nos esprits à la contemplation de sa miséricorde envers nous ? Ce sont abysses qui ne se pourront jamais sonder, & dont la longueur & la largeur, la profondeur & la hauteur excedera éternellement toute compréhension & toute intelligence. Par ce moyen comme l'éternité de nostre durée, consistera en ce que nous n'aurons jamais tant vescu là haut, que nous ne deuions viure encor au delà, & que les siècles à venir ne nous paroissent encore infiniment plus longs que ceux que nous aurons déjà passés ; ainsi seront nos pensées & nos connoissances infinies en ce point, que la beauté éternellement fleurissan-



te, & la fertilité eternellement inépuisable de nos obiets, nous donneront touiours nouuelle matiere de speculer, de sorte que les choses qui nous resteront à voir, nous paroistront toujours autant & plus dignes de nostre contemplation, que celles que nous aurons déjà veuës. Figurés vous donc vn homme sçauant & curieux à qui chaque vague de la mer apporte quelque belle singularité, qui à chaque pas qu'il fait sur la terre trouue entre les plantes quelque rareté, & qui a chaque fois qu'il leue les yeux vers les cieux, découure quelque nouvel astre. Faites qu'il les recueille incessamment sans lassitude, qu'il les considere l'vne apres l'autre avec intelligence, & qu'il les contemple avec admiration. Imaginés vous que tantost il iette les yeux dessus la vaste étenduë de l'Ocean dont elles viennent, puis qu'il les ramene pour regarder en gros les beautés de la terre qui les produit, & puis qu'il parcourt tout d'vn coup toute l'étenduë des cieux ou tant de merueilles sont semées. Donnés luy des amis avec qui il puisse communiquer le contentement qu'il en reçoit, & recevoir d'eux la communication de celuy que les obserua-

tions qu'ils font de leur costé leur donnent. Faites encore qu'il tournoye ainsi sans cesse alentour du monde, tantost au long des riuages, tantost parmy les campagnes, toûjours contemplant, toûjours apprenant, & ne se lassant iamais d'apprendre, toûjours en la compagnie de ses amis, sans incommodité de l'air, sans indisposition en son corps, sans inquietude en son esprit, sans crainte de mauvais rencontre. Et sur tout imaginés vous qu'il élue sans cesse son cœur à Dieu, pour admirer & pour auoüer que sa bõté est sans aucun fonds, & sa sapience inenarrable, & vous vous serés formé ie ne sçay qu'elle ombre de cette felicité dont nous possederons le corps és lieux celestes.

Icy proprement seroit le lieu de toucher cette question de l'égalité ou de l'inégalité de la gloire des bien-heureux. Car comme il est certain que la beatitude remplira vniuersellement toutes les puissances & de nos esprits & de nos corps, aussi ne faut il pas douter que cette plenitude de felicité ne se doiué adiufter à la capacité des facultés qui la possederont, pour estre grande plus ou moins, selon que les

facultés en seront plus ou moins capables. Tellement que l'intelligence estant la partie la plus noble de nostre estre, & par consequent la plus capable de gloire & de felicité, il semble qu'il est indubitable qu'encore que toutes les autres puissances de nos ames, & toutes les parties de nos corps en auront autant qu'elles en pourront contenir, si est-ce qu'à proportion de sa nature & de sa grandeur, nostre entendement en possedera dauantage. Car c'est icy que peut auoir lieu la comparaison dont on se sert ordinairement en ce suiet, qu'encore que diuers vaisseaux que l'on plonge dans vne riuere en mesme temps, se remplissent tous également, en ce qu'il n'y en a pas vn qui ne prenne de l'eau tout autant que porte l'étenduë de sa capacité, si en prennent ils inégalement pourtant, en ce que cette étenduë de leur capacité n'est pas égale. Telle donc qu'est naturellement la proportion de l'excellence des parties dont nous sommes composés entr'elles, telle sans doute doit estre celle de la beatitude & de la gloire qui les attend. Et de plus, en vn ouurage si bien composé qu'est l'homme, & qu'il sera encore en plus forts ter-

mes par la resurrection, les plus excellentes parties, & ou l'intelligence reside, tiennent le gouvernement des autres, de sorte que les inferieures en dependent, chacune au degre de sa subordination. D'où vient que non seulement la proportion de plus & de moins doit estre obseruée en ce qui est de leur glorification, a proportion de leur excellence naturelle, mais mesmes il semble que la gloire & la beatitude de l'intelligence soit en quelque facon cause de celle des autres facultés. Si donc la gloire de l'intelligence de chacun des fideles est inegale, elle sera encore inegale en tout ce qui en depend; si au contraire l'intellect de chaque fidele est également glorifié, ils'en enluiuera pareillement qu'ils seront encore égaux au reste de leur beatitude. Or voyons nous bien à la verité vne merueilleusement grande difference entre la viuacité & la capacité, & la force de l'esprit des hommes, tels que nous sommes maintenant. Car il y en a quelques vns que nous regardons avec quelque admiration, & comme des gens en qui il a pleu à Dieu monstrier ce qu'il pourroit faire s'il vouloit, tant ils ont & l'imagination viuë & feconde, &



la memoire vaste & constante, & les pensées subtiles & deliées, & les raisonnemens sublimes, vigoureux, & lumineux. Quelques autres paroissent stupides & hebetés, & ce semble peu eleués ou dessus de la condition des bestes mesmes. D'entre les fideles Chrestiens il ne se peut pas nier qu'il n'y en ait quantité, dont on ne scauroit parler plus auantageusement qu'en disant qu'ils sont mediocres. Mais cela vient ou de la varieté de leurs temperamens, & de la constitution de leurs organes; ou de la diuersité de leurs exercices & de leurs occupations; ou de la grande difference qu'on a mise en la façon de les instruire & en leur education; ou mesmes de la differente maniere de laquelle il plaist à Dieu agir en eux, soit par l'efficace de sa Prouidence, soit par la vertu de son Esprit de sapsience & de reuelation. Et tout cela semble estre vne dependance du peché, & vne suite de cette conduite qu'il a plu à Dieu suiure, tant en l'établissement & au gouvernement des Republicques, qu'en la constitution de son Eglise & en son edification. Hors cela il y a grande apparence que les ames des hommes sont à peu pres toutes egales, & que s'ils fussent demeu-

demeurés en leur intégrité, comme toutes ces différences n'eussent point esté ni nécessaires ni expédientes, aussi n'eussions nous point veu entre nous de si grande inégalité. Quand donc le peché sera entièrement aboli, & toute variété de temperament & de conformation dedans les organes ostée, quand les fideles seront éternellement attachés à mesmes occupations, & qu'ils auront perpetuellement mesmes obiets deuant les yeux, quand il n'y aura rien qui les diuertisse non plus les vns que les autres de vacquer sans aucune intermission à la contemplation des belles choses, & que Dieu estât tout en tous les remplira de la lumiere de son Esprit, il est difficile de conceuoir cōment les vns serōt beaucoup plus, & les autres beaucoup moins auancés en ces connoissances. Ce n'est pourtant pas mon intention d'en rien decider icy, & il est beaucoup plus à propos de s'exercer à embrasser la Croix de Christ, par laquelle seule nous auons le droit de partager l'heritage des cieux avec luy, que de nous amuser à supputer le nombre de nos belles actions, ou à mesurer les degrés de nos vertus, pour voir quelque iour là haut aux cieux si nos re-

compensés y seront proportionnés. Reste donc que nous expliquions en peu de mots, quel fruit la contemplation de toutes ces merveilles produira, pour ce qui regarde nostre beatitude.

Nous auons en nous deux facultés absolument inseparables, l'entendement, & la volonté. Et quant à ce qui est de l'entendement, pour ce que sa felicité consiste en sa perfection, & que sa perfection gist à connoistre, & à sentir ce qu'il connoist, il ne pourra estre remply de tant de diuines lumieres, que ie vien d'essayer de représenter par mes paroles, comme si on crayonnoit le Soleil avec vn charbon, qu'il ne se sente eternellement bien-heureux, & qu'il ne gouste vne volupté inenarrable. Ceux qui pensent que le contentement que nous prenons à voir les choses, depend de ce qu'elles excitent l'operation de nos facultés, & que par l'operation de nos facultés, nous sentons que nous sommes, & que le sentiment de son propre estre donne de la ioye & de la satisfaction, disent à la verité quelque chose de fort considerable & de fort vray. Car l'estre, si vous le comparés au n'estre pas, semble estre

vn bien en quelque maniere infini , le sentiment de la iouissance duquel doit dōner beaucoup de contentement. Neantmoins pour ce que les douleurs nous donnent aussi le sentiment de nostre estre, il est besoin d'ajouter à cette pensēe, que les obiets sur lesquels nous agissons, doiuent auoir telle proportion avec les facultés dont elles excitent les operations en nous, qu'ils ne les offensent point. Autrement au lieu de nous donner du plaisir, ils nous importunent. On pourroit encore aller vn peu plus auant & dire que les belles choses ayant plus d'actiuité que les autres , excitent aussi nos operations & réueillent nos facultés plus puissamment. De façon que nous donnant dauantage de sentiment de nostre estre que ne font les communes & ordinaires, elles nous rendent la volupté qui en resulte plus sensible à proportion. En fin il me semble que comme la douleur dépend de ce que la chose qui la cause, tend à détruire la faculté dans laquelle elle produit ce fascheux & importun sentiment, aussi le plaisir & la ioye qui nous vient de la iouissance de nos obiets, dépend de ce que nos facultés s'en perfection-



nent, & s'éleuent par leur presence à vne plus auantageuse & plus noble condition. Car pour ce que la faculté est destinée à certaines operations, & que les operations ne se font point sans les obiets, tandis que les facultés sont sans obiets, & que par consequent elles n'agissent point, elles demeurent imparfaites, comme vne matiere vuide & destituée de forme, qui en appete quelcune qui la remplisse, avec vne extreme auidité. A mesme mesure donc que l'obiet est excellent, à mesme mesure croist la perfection de l'estat auquel il met la faculté, & par consequent la volupté qui naist du sentiment de la perfection de son estre. Comme si la matiere dont se forment les corps d'icy bas auoit quelque connoissance d'elle mesme, il n'y a nulle doute qu'elle ne receust incomparablement moins de contentement de se voir remplie & reuestuë de la forme d'une pierre vile & contemptible, que de celle d'un riche & precieux diamant. Et de quelque matiere, élémentaire, ou de quinte essence, que les cieux ayent esté faits, ie ne sçay si en cette brute insensibilité qu'on luy attribue, elle n'experimente point quelque chatouille-

ment de ioye, de se voir coniointe avec vne forme si pure, si incorruptible, & si lumineuse. Nos entendemens donc estans si merueilleusement remplis des formes de tant de beaux objets, & deuenans, par maniere de dire, vne mesme chose avec eux par la force de la contemplation, il ne se peut ni exprimer ni concevoir quelle sera la grandeur de leur contentement & de leur bon-heur, de se voir tous transformés en ces admirables idées dont ils seront illuminés, & en l'image des vertus de Iesus Christ & de celles de Dieu mesme.

Pour ce qui est de la volonté, sa felicité consiste a aimer les choses aimables selon la connoissance que l'entendement en a, &, ce qui s'en ensuit necessairement, à sentir qu'elle les aime. Non pas seulement aussi pource que nous sentons nostre estre en sentant que nous aimós, & qu'a mesure que les choses que nous estimons dignes de nostre amour sont excellentes, à mesme mesure réueillent elles le sentiment avec vne plus grande efficace: mais encore pource que cōme l'entendement se transforme aucunement en la nature de ses objets par la contemplation, la volonté se conjoint

tellement aux siens par la force de l'amour, qu'elle se confond avec eux, & les incorpore en elle mesme. Ainsi y ayant tant de belles choses en l'Vniuers, dont nous connoissons parfaitement l'excellence & la valeur, il ne se pourra faire que nous ne les aimions ardemment, ni qu'à proportion de nostre dilection, nous n'en sentions de la douceur & de la ioye. Il y a plus. La condition des choses que nous aimons en la terre est telle, qu'il n'y a rien en elles d'asseurément permanent. Soit donc qu'elles cessent d'estre absolument, ou qu'elles cessent d'estre aimables seulement, la crainte de ne les'aimer plus quelque iour se mesle ordinairement en l'affection que nous leur portons, & tenant ainsi nos esprits en quelque suspens, elle en ralentit l'operation & l'amour, & par consequent en diminuë autant le contentement & la ioye. Et a esté bien dit par quelques vns, que cette maxime, qu'il faut aimer, comme deuant haïr quelque iour, ruine l'amitié de fonds en comble, n'estant pas possible qu'elle subsiste avec vne pensëe qui répand dessus l'objet qu'on doit aimer presentement, les qualités dignes de haine dont il peut estre

reueſtu à l'aduenir. Ce qui fait qu'il donne de l'auerſion , au lieu qu'il deuroit attirer les affectionſ & la bien-veillance. L'amour donc que nous aurons pour tant de beaux objets qui ſeront aux cieux, aura cet auantage qui ne ſe peut eſtimer, que ne ſouffrans iamais aucun changement , ils ſe preſenteront toujours à nous ſous vne meſme idée , & qu'eſtans toujours conſiderés de nous d'vn meſme aſpect, ils allumeront dedans nos cœurs vne affection, dont la douce & agreable flame durera eternellement.

En fin, comme ainſi ſoit qu'il y ait de deux ſortes de choſes que nous aimons : les vnes qui ſont inſenſibles à noſtre amour, pource qu'elles le ſont en elles meſmes : les autres qui ont connoiſſance de noſtre affection, & qui y cor-respondent de leur part, la dilection que nous auons pour les premieres ne donne point de contentement qui approche de celuy de l'amour que nous auons pour les ſecondes, lors que nous ſommes aſſeurés qu'elles nous aiment reciproquement. Et la raiſon de cela eſt double. La premiere eſt, que les choſes qui ne nous peuuent aimer reſpectiuement, quelques



excellentes que d'ailleurs elles puissent estre, sont neantmoins destituées d'entendement: celles qui sont capables d'auoir vne vraye affection pour nous, en sont participantes. Or les choses douées d'intelligence sont infiniment meilleures que celles qui ne le sont pas. Si donc la satisfaction que nous receuons ou de nostre contemplation, ou de nostre dilection, croist, ainsi que nous l'auons veu cy dessus, à proportion de l'excellence de l'objet sur lequel nos facultés se déploient, l'amour que nous auons pour les choses intelligentes le doit emporter infiniment. La seconde, que comme nous n'aimons rien ardemment, que nous ne prissions beaucoup, nous ne nous pouuons sentir aimés, que nous ne nous sentions aussi prisés & estimés par ceux qui nous aiment. Or est-ce vne chose souuerainement douce & plaisante que d'estre prisé & estimé de ceux que nous croyons nous connoistre bien exactement, & que d'ailleurs nous sçauons estre souuerainement à priser & à estimer eux mesmes. Car ou bien ils nous estiment à cause de nostre valeur; comme quand nous aimons nos amis à cause de leur vertu: ou bien ils nous estiment

pour

pour ce qu'encore qu'en nous mesmes nous ne soyons pas en comparaison d'eux de merueilleusement grand prix, si nous ont ils faits pourtant, & c'est par eux que nous sommes ce que nous sommes. Ainsi aimons nous nos enfans, ainsi toute cause intelligente aime l'ouvrage qu'elle a produit avec quelque intelligence & quelque art. Le premier est merueilleusement doux. Car si c'est chose agreable d'estre & de sçauoir que l'on est, combien l'est il plus de posseder vn estre accompagné de qualités recommandables? Le second le doit estre encore plus. Car bien que nous ne nous sentions pas recommandables en nous mesmes, ce n'est pas vne petite recommandation d'estre dependances d'vne grande cause, & parties d'vn noble principe duquel nous sommes decoulés. Or en l'estat auquel nous serons au royaume des cieux, nous possederons & tous ces degres & toutes ces sortes de beatitude. Car comme nous aimerons & les Anges & les fideles qui y seront participans d'vne mesme gloire avec nous, avec des tendresses inimaginables, ainsi nous aimeront ils de leur part si cordialement, qu'ils correspon-

dront à nos affections entierement. Et de mesmes que nous les aimerons, tant de cette sorte d'affection dont on embrasse ses amis, à cause de leur sainteté & de leur vertu, que nous verrons paruenü au plus haut point de la perfection, que de cette sorte de dilection de laquelle on aime ses freres, à cause de la communion que nous aurons avec vn mesme Pere celeste; ainsi sçaurons nous tres-certainement que nous serons parfaitement aimés d'eux pour les mesmes considerations, pource que nostre vertu sera semblable à la leur, & que nostre condition d'enfans de Dieu sera toute egale. Tellement que comme par l'amour que nous leur porterons, nous nous ioindrons si étroitement à eux, que nous les aurons perpetuellement en nos esprits, ils se ioindront si étroitement à nous par l'affection dont ils nous embrasseront, qu'ils nous auront perpetuellement dans les leurs, & que nos ames seront ainsi comme fonduës & pelle-meslées ensemble. Et y aura cela de merueilleux en l'ardeur & en la sincerité de cette dilection, qu'au lieu qu'il est impossible d'auoir icy bas beaucoup de cette sorte d'amis pour lesquels nous auons de si

profondes affections, il y en aura là haut aux cieus des milliers avec lesquels nous pourrons auoir de ces liaisons indissolubles. Car icy d'vn costé, il se trouue peu de gens ou que nous ayons éprouués, ou que nous ayons peu éprouuer dignes de ce degré d'amitié; & de l'autre nos esprits en cette constitution naturelle en laquelle ils sont, ne pourroyent pas fournir à tant d'operations d'vne si grande & si extraordinaire vehemence. Au lieu que là nous serons tres-assurés de la vertu & du merite de tous nos obiets, sans auoir besoin de les éprouuer, & nos esprits ayant acquis par la glorification vne surnaturelle & extraordinaire vigueur, seront deuenus comme des sources fécondes & inépuisables de cette sorte d'operations, d'où la charité & la dilection découlera, non comme de petis ruisseaux, ou des torrens qui se tarissent incontinent, mais comme des fleues abondans & permanens en vie éternelle. Et derechef, comme nous aimerons le Seigneur Iesus, & le Pere celeste, tout autant que les propriétés souuerainement & infiniment aimables qui sont en eux seront reconnuës par des facultés telles que seront les nostres, c'est à di-



re, de toute l'estenduë des forces d'une creature intelligente élevée à la glorification, aussi nous aimeront ils & l'un & l'autre tout autant que de telles creatures peuvent estre affectionnées par ceux qui sont tous Charité. De sorte qu'encore que nous ne trouuions pas en nous mesmes, à quelque perfection que nous soyons paruenus, de quoy correspondre parfaitement à l'honneur d'une si ardente dilection, si ne laisserons nous pas de nous en estimer souverainement heureux, & d'en receuoir vne ioye incomprehensible. Car cette relation que nous aurons avec Dieu d'estre ses enfans, & celle que nous aurons avec Christ d'estre ses freres bien aimés, seront bien certes suffisantes pour nous donner du prix & de la valeur, & pour nous rendre eternellement les obiets, non seulement de l'amour de ceux qui seront participans avec nous d'un mesme salut, mais de l'admiration des Anges mesmes. Voila, diront-ils, ceux qui ont esté pris de la terre, élevés par dessus les cieux : ceux qui auoyent mérité vne eternelle confusion, élevés au comble de la gloire & de l'honneur : ceux qui auoyent mérité d'habiter l'enfer avec les demons, qui

ont partagé le ciel avec le Fils de Dieu : ceux qui estoient dignes autrefois que Dieu les éloignast de sa presence à perpetuité, recueillis en son propre sein, pour y iouïr de la sainte communion de son Esprit en vne vie & en vne gloire eternelle. Or a qui aura toutes les puïssances de l'Amé remplies d'vn si grand & si parfait contentement, que pourroit il manquer pour auoir vne beatitude souueraine & tres-accomplie ? Veu principalement que comme ie l'ay cy dessus representé, le corps sera deuenu lumineux, incorruptible & immortel, & que la iouïssance de cette felicité nous sera donnée en vne demeure eternellement glorieuse ? Car ce n'est pas pour neant que S. Iean representant la Ierusalem d'enhaut, dit qu'elle est pléne de la gloire de Dieu, & que sa lumiere est plus brillante que les pierres precieuses. Que sa muraille est de iaspe, que les bastimens sont d'or pur séblable à du verre tresclair; que les fondemens sont autant de pierriers; que les douze portes sont douze perles; que les ruës sont pavées d'or, que le Seigneur Tout puissant, & l'Agneau qui a accompli nostre salut, est son Temple. Qu'elle n'a point

besoin de Soleil ni de Lune, pource que Dieu l'illumine de toutes parts, & que l'Agneau est le flambeau qui l'éclaire d'une lumiere eternelle. Car bien que ces termes soyent prophetiques & mystericux, leur sens est pourtant de représenter vne magnificence qui ne se peut exprimer. Et bien que cela ait vn particulier égard à la lumiere de la connoissance, & à la pureté de la sainteté de l'Eglise de Dieu, si enclost-il la condition du reste de sa felicité, & de la beauté de sa demeure. Or quoy qu'il ne soit pas inutile d'amener ainsi, par maniere de dire, les cieux en la terre par nostre meditation, & d'en former quelque idée imparfaite en nos entendemens; il est encore pourtant incomparablement plus auantageux, d'éleuer autant que nostre infirmité le peut permettre, la terre dedans les cieux, & de loger dès maintenant nos cœurs & nos affections là haut, en attendant que le Seigneur Iesus nous fasse la grace d'y contempler reellement ce que nous ne voyons encor sinon dans les promesses qu'il nous a données. A luy, comme au Pere, & au S. Esprit, soit gloire, force, & empire à toute eternité. A M E N.